

# Les altermondialistes à l'épreuve de Mai

Fabien Piasecki, université de Paris 7

La génération des journalistes issue de Mai 68 assure-t-elle encore aujourd'hui l'interface entre le mouvement social et l'opinion ? En d'autres termes, les chantres de la contestation politique et sociale ont-ils conservé, après quatre décennies, la même verve et le même enthousiasme pour traiter médiatiquement des nouvelles formes de contestation ? À partir d'un exemple concret, celui des manifestations de Seattle à la fin de l'année 1999, qui allaient devenir un des éléments fondateurs du mouvement altermondialiste, nous allons tenter, au travers de trois publications (*Libération*, *Charlie Hebdo* et *L'Humanité*), de montrer comment les journalistes et les publications de la mouvance 1968 approchent la question des alternatives proposées par les opposants à la mondialisation libérale. Après quoi, nous proposerons une typologie des différentes formes de traitement médiatique des idées altermondialistes par la *génération 68*.

## Que s'est-il passé à Seattle ?

Au début du mois de décembre 1999, la ville de Seattle, jusqu'alors plus connue pour être le berceau de l'avionneur Boeing ou celui du mouvement musical *grunge*, se réveille groggy. Groggy par les coups de matraque reçus par des manifestants aux revendications relativement mal identifiées. Groggy comme peut l'être une ville après avoir vécu un moment à la confluence du magique et de l'historique, de la peur et de la détermination, de l'illégal et du légitime.

Que s'est-il donc passé durant ces quelques jours ? Des activistes et des syndicalistes, pour la plupart nord-américains, aidés par des structures internationales de lutte et de résistance comme *Via Campesina*, ont décidé de s'opposer à la tenue d'une réunion de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), symbole selon eux de la toute puissance financière et de l'oppression des pays riches sur les plus pauvres. Le moins que l'on puisse dire est que la convergence a

fonctionné, grâce notamment à l'usage des messageries électroniques des organisations syndicales et des associations pendant les semaines qui ont précédé les manifestations. Tant et si bien que les grands médias se trouvèrent contraints d'accepter l'évidence : ce qui n'était jusqu'alors qu'une critique diffuse des conséquences de la mondialisation commençait à se structurer, à se parer d'atours biens réels ; la société civile laissée pour morte quelques années plus tôt renaissait de ses cendres.

La création d'organisations telle qu'Attac (juin 1998), le « démontage » du McDonald's de Millau par José Bové et ses compagnons de route de la Confédération paysanne (août 1999), pour ne citer que ces deux exemples très français, étaient tout sauf des événements anodins. La campagne contre l'AMI<sup>1</sup>, l'année précédente, annonçait, elle-aussi, ce qui allait se passer à Seattle. La presse présente sur place dut relater le bruit de la rue. Il faut signaler ici que tous les ingrédients ont été réunis pour que l'événement prenne de l'ampleur : de jeunes activistes, des militants plus âgés rompus à la contestation, des manifestations, des prises de parole publiques, des ONG venues du monde entier, des citoyens, les « grands de ce monde » qui se trouvent désarçonnés et ne peuvent sortir de leurs hôtels, des réunions annulées, des slogans, de l'interculturalité, des violences policières, etc. Pendant ces quelques jours, l'opinion publique occidentale a le sentiment qu'un phénomène nouveau est en train d'émerger. Même si la réunion de l'OMC, qui devait ouvrir un nouveau cycle de négociations commerciales (« le Cycle du millénaire »), n'a pas échoué exclusivement en raison des manifestants et des activistes, il y a là une brèche percée, par les militants, dans le système-monde censé décider des orientations globales. Brèche pour les uns, mal pertuis pour les autres, il y a là de toute façon de quoi alimenter les rédactions...

## Les altermondialistes à l'épreuve de Mai

Fabien Piasecki

Cet événement constitue, selon nous, la naissance médiatique du mouvement antimondialiste (puis « altermondialiste » pour les Français), du *Movement for global justice* ou encore du *Movement of movements*, en écho à l'expression employée dans les universités américaines en 1968.

Ce n'est d'ailleurs là qu'une des références à 1968. Les médias français, à la recherche de métaphores et d'éléments de comparaison, vont multiplier les allusions à cette année qui aurait changé le monde. Un simple exemple caractérise cet état de fait : pour réaliser un micro-trottoir à l'occasion d'une manifestation altermondialiste, le journaliste orientera de préférence son micro ou sa caméra vers un barbu d'une petite soixantaine d'années, en « bras de chemise » colorée, plutôt que vers un trentenaire moins typique.

### Le traitement journalistique : les contradictions de *Libération*

Une autre perspective apparaît plus intéressante : celle du traitement médiatique de ce mouvement par les éditorialistes ou les publications émanant directement ou indirectement de la génération 68. Quelques exemples, choisis dans la presse française dite « de gauche » (en l'occurrence *Libération*, *Charlie Hebdo* et *L'Humanité*), permettront de mieux appréhender cette question. Leurs articles nous éclairent sur les comportements journalistiques adoptés à l'égard des nouveaux mouvements sociaux<sup>2</sup>.

Le quotidien *Libération* incarne la volonté d'une reprise en main populaire de la presse par une « société civile » qui a fait ses armes en 1968. Tout porte donc à croire que ce journal va devenir le porte-voix des « sans-voix » et de ceux qui cherchent à montrer les limites du système-monde actuel. Pour autant, sa rédaction aborde la question altermondialiste avec un regard biaisé. On observe dans les colonnes de *Libération* une véritable fracture entre certains journalistes et éditorialistes « historiques » et une partie de la rédaction qui ferait, elle, plutôt partie de la génération des enfants de 1968. Pour exemple, cet éditorial paru dans *Libération* le 29 novembre 1999, sous le titre « Mauvais combat ». Son auteur, Gérard Dupuy (entré au journal en 1974 et ancien des *Cahiers de Mai*, revue militante créée en juin 1968) semble faire abstraction des articles plutôt élogieux écrits par ses propres collègues en regard de son éditorial. Il écrit très péjo-

rativement : « *Que la "mondialisation" soit désormais inéluctable, ses détracteurs eux-mêmes le prouvent en accourant en chœur à Seattle et en assurant à cette rencontre technocratique un retentissement médiatique réellement mondial* ».

La pique de Dupuy correspond à l'amorce d'un débat « sémantique », qui ne cessera de « polluer » le discours des altermondialistes. Gérard Dupuy semble préférer une OMC plus démocratique – et donc réformée – plutôt qu'une réforme du système commercial et financier mondial dans sa globalité. Il écrit, toujours dans son éditorial du 29 novembre : « *Les Américains sont venus défendre leur modèle tout en esquivant des mesures contraignantes qui viseraient leurs propres défenses abusives. L'Europe ne pense guère qu'à combattre pour son complexe édifice agricole qui court-circuite la concurrence à coups de lourdes subventions. Les pays émergents n'espèrent que se dispenser des contraintes sociales que l'on prétend leur imposer, en contrepartie d'une libéralisation des échanges. Au centre de ce déchaînement triangulaire d'intérêts égoïstes, l'OMC n'est jamais qu'un arbitre extrêmement fragile, quoique désigné par les lutteurs eux-mêmes.* » Il va jusqu'à taxer le discours des anti-OMC de « cynisme de démagogues propagandistes ».

Le lecteur est alors en droit de se demander s'il ne s'agit pas là d'une forme de désenchantement ou, en tout cas, de doute quant à la possibilité de faire changer les choses. Comme si, pour l'éditorialiste de la génération 68, rien n'était plus possible aujourd'hui, tant la complexité du système, ses imbrications, ses interpénétrations, ses flux monétaires et financiers, sa surabondance informative, interdisaient toute forme de contestation. Comme nous l'évoquions plus haut, ce phénomène est d'autant plus frappant que les autres articles publiés sur la question, notamment celui de Christian Losson, montrent beaucoup plus d'empathie à l'endroit du mouvement. Cette différence notable de traitement de la question altermondialiste entre les éditorialistes de la génération 1968 et des journalistes plus jeunes ne disparaîtra pas avec le temps. Sa justification peut se résumer ainsi : chacun est libre d'écrire ce qu'il souhaite dans *Libération*, la ligne éditoriale n'est pas fixée *a priori*.

Cela peut poser problème, notamment parce que les éditorialistes ne se trouvent que très rarement sur le terrain et n'écrivent leur tribune qu'à l'aune des dépêches et des articles

de leurs confrères. Autrement dit, sous couvert de pluralisme, les informations se retrouvent anémiées ou contradictoires<sup>3</sup>. Nous avons mentionné ici le cas de Gérard Dupuy comme symptomatique des divergences d'appréciation entre les journalistes issus de 68 et ceux de la génération montante. Cet exemple n'est pas le seul, nous pourrions aussi bien citer le discours distant, pour ne pas dire professoral, de Patrick Sabatier (ancien correspondant du journal aux États-Unis), ou encore, dans une moindre mesure, celui de Jacques Amalric.

### La volte-face de *Charlie Hebdo*

L'approche proposée par *Charlie Hebdo* s'avère être tout autre. Ce journal est une rémanence de publications subversives ou assimilées comme telles des années 1960-1970. Dans la mesure où certains de ses rédacteurs et dessinateurs (Cavanna, Cabu, Wolinski...) sont actifs depuis cette époque, nous pouvons, sans exagération, l'assimiler à un journal issu de la mouvance soixante-huitarde. Au moment de Seattle, Philippe Val est par ailleurs impliqué dans le mouvement altermondialiste, puisqu'il est membre-fondateur d'Attac. Dans l'édition du 8 décembre 1999, l'hebdomadaire consacre son éditorial, un certain nombre de dessins et trois pages (dont sa double-page centrale) à ce qui se passe à Seattle, rappelant que le nom de cette ville est celui d'un chef de tribu amérindienne. Il ne fait aucun doute que rédacteurs et dessinateurs se félicitent de la mise en échec de l'OMC. Le titre de l'éditorial de Philippe Val ne laisse aucune place à l'ambiguïté : « Seattle : on a déjà eu notre petit Noël ! » Évoquant le « passage à l'an 2000 », il écrit : « *Étalage obscène de la richesse médiatique, dépenses somptuaires à des fins de distraction grotesque, tout sera réuni pour nous rappeler sévèrement le "j'y suis, j'y reste" de cette aristocratie de pacotille, chienne de garde à paillettes d'un monde dont 50 % de la population, trois milliards d'individus, vivent encore avec moins de 2 dollars par jour. Cette grand-messe à serpentins sera la fête de l'inégalité et de la férocité économique. [...] Heureusement, il y a une bonne raison de se réjouir. Le passage au III<sup>e</sup> millénaire s'est effectué vingt-huit jours avant le 31, prenant de court les feux d'artifice, les embrassades de vedettes et les congratulations de top-modèles. Le passage à l'an 2000 s'est passé le 3 décembre 1999, quand les congres-*

*istes de Seattle se sont quittés sur un échec.* » Il nuance néanmoins son propos : « *Si la contestation qui a contribué à l'échec de Seattle est encore composée de multiples lobbies, d'intérêts contradictoires et de revendications corporatistes, il faut souhaiter que toutes ces oppositions trouvent une cause commune, une éthique qui les traverse toutes et les rassemble, une idée supérieure qui les anime.* »

Pourtant, malgré son soutien à la fois direct (fondation d'Attac, soutien à José Bové à l'occasion de son procès en juin 2000...) et indirect (articles allant dans le sens des altermondialistes, sans pour autant les supporter inconditionnellement), Philippe Val rompt avec les altermondialistes quelques années plus tard, en demandant notamment à ne plus figurer dans la liste des membres-fondateurs d'Attac. Puis en attaquant frontalement les altermondialistes, notamment au moment de la venue de Tariq Ramadan au Forum social européen de Paris-Saint-Denis en 2003<sup>4</sup>. Plus légèrement, on trouvera dans les colonnes de *Charlie Hebdo* des descriptions de forums altermondialistes relevant plus de la « fête à neuneu » que d'un lieu de recherche d'alternatives politiques et sociales.

L'éditorialiste de *Charlie Hebdo* est donc dans une logique différente. *Libération* propose un double positionnement difficile à justifier, mais à l'évidence assumé dès l'émergence du mouvement altermondialiste. *Charlie Hebdo*, pour sa part, même si une partie de ses dessinateurs et rédacteurs reste relativement proche de la mouvance contestataire, choisit de quitter le navire. Querelles d'ego de personnes influentes, divergences idéologiques ou tout simplement incapacité du mouvement à se doter d'une force unificatrice supérieure, c'est vraisemblablement à la confluence de ces trois raisons qu'il faut trouver une justification au changement d'attitude de l'éditorialiste de *Charlie Hebdo*.

### L'Humanité

Voyons maintenant le traitement de la question altermondialiste dans *L'Humanité*. Loin de nous l'idée de taxer le quotidien communiste de « soixante-huitarde ». Certains de ses éditorialistes, comme Claude Cabanes, étaient cependant trentenaires en 1968 et d'autres appartenaient à la « génération montante ». Il apparaît clairement que le positionnement de ce journal, et en particulier celui de ses éditorialistes,

Les altermondialistes  
à l'épreuve de Mai

Fabien Piasecki

en faveur de la contestation antilibérale, n'est « pas étranger à une option politique », comme l'a écrit Henri Maler dans un article consacré au traitement du Forum social européen de 2003 : « *Si l'on voulait faire valoir cet argument comme une objection, il suffirait de remarquer que ce parti pris politique ne fait que mettre en évidence à quel point le parti pris des autres médias est lui-même un parti pris proprement politique : un parti pris uniformément libéral*<sup>5</sup>. »

Lors de la réunion de l'OMC à Seattle, cet état de fait est déjà flagrant. Claude Cabanes, alors directeur de la rédaction de *L'Humanité*, tout en saluant, à sa manière, la tenue des manifestations, annonce, dans un éditorial publié le 3 décembre 1999 sous le titre « Good morning, Seattle », que les communistes avaient anticipé ce mouvement de contestation bien en amont. « *Du chaos tout à fait inattendu qui a surgi dans les rues de Seattle, on pourrait tirer des plans sur la comète sur le "réveil" de la jeunesse américaine : ce serait bien hasardeux. On pourrait aussi philosopher sur ce "coup de chaleur" dans la rue qui tend à ramener à de plus justes proportions la réalité du "miracle" américain : ce serait un peu précipité. On pourrait ricaner – et ici et là, on ne s'en prive pas – sur la nature plus ou moins diverse des messages lancés dans le feu des affrontements : on aurait tort, car après tout il s'agit de la vie humaine sur la terre sous ses formes les plus diverses. On pourrait observer avec amusement les manœuvres de récupération [...]. Mais tout cela serait passer à côté de l'essentiel. L'événement, nouveau, spectaculaire, et puissant comme une onde de choc, a la force de l'évidence : la contestation de la mondialisation capitaliste prend son élan, soulève la chape de plomb de la fatalité, et met sous surveillance les décideurs planétaires.* »

Ici, le discours, à la fois idéologiquement chargé, guerrier et évocateur d'une société à l'approche du "grand soir", se double dans les phrases qui suivent d'une forme d'autosatisfaction, comme si cette surprise de Seattle n'en était finalement pas une : « *Excusez du peu, mais après tout il est un peu bêta de faire les modestes : les communistes que nous sommes avaient déjà perçu les prémises de ce mouvement [...] anti-capitaliste, qui met en accusation la déferlante du libéralisme déchaîné.* » Suit un panégyrique du citoyen critique qui, au sein du collectif, parvient à lire au travers des mécanismes opaques des structures financières internationales.

La teneur des éditoriaux publiés dans *L'Humanité* revêt quasi systématiquement les mêmes caractéristiques : réveil citoyen, retour de l'idée du « grand soir », la sensibilité communiste comme faisant partie intégrante du mouvement, des institutions présentées comme des carcans et des citoyens dépossédés. Même si le style d'écriture varie d'un éditorialiste à l'autre (Patrick Le Hyaric, Jean-Paul Piérot...), cette tonalité est conservée. Cette perception est partagée par des éditorialistes plus jeunes comme Pierre Laurent. *A contrario*, la génération des trentenaires qui composent pour partie la rédaction de *L'Humanité* propose des articles d'une tout autre nature. Bien loin de l'invocation d'une révolution imminente, un journaliste comme Thomas Lemahieu choisit par exemple une approche plus didactique et pratique de l'action militante. Il ne s'agit plus d'idéologie mais plutôt de pédagogie, pour que citoyens et militants aient en main les clés d'une compréhension globale du phénomène altermondialiste. Il s'agit tantôt de la présentation d'une association étrangère, tantôt d'un commentaire à contre-pied au sortir d'une conférence de presse, et, dans tous les cas, d'un véritable suivi des questions et thématiques.

Méfiance  
ou incompréhension ?

De ces trois exemples et de leur mise en perspective effectuée à la lumière d'autres études auxquelles nous avons participé, il nous semble découler une typologie relativement simple.

Dans *Libération*, nous assistons à ce que nous pourrions appeler un *conflit de génération typique* : les éditorialistes ont le sentiment, conscient ou non, d'avoir déjà tenté de changer le monde, mais ils y ont renoncé, œuvrant ainsi dans le sens d'une acceptation du système et d'un réformisme à la marge. Au contraire, la jeune génération arrivée à *Libé* avec une vision idéalisée et finalement plus militante du journal, s'engage plus avant dans les nouvelles formes de contestations.

À *Charlie Hebdo*, nous l'avons vu, il s'agit plutôt d'un *changement de cap*. Cela semble difficilement justifiable, mais l'éditorialiste de *Charlie Hebdo* a trouvé les arguments qui lui permettent de renier un mouvement dont il revendiquait l'appartenance quelques mois plus tôt. Cette approche a

d'ailleurs été la même pour Claude Askolovitch, du *Nouvel Observateur* : après avoir participé à la publicité du *mouvement des mouvements*, il s'est évertué ensuite à le dénigrer en l'assimilant, trop hâtivement à notre sens, à sa composante française.

Enfin, *L'Humanité* incarne, selon nous, la tendance « *supportariste* » et ce, toutes générations confondues<sup>5</sup>. Comme nous l'avons dit plus haut, le traitement n'est pas le même d'une génération à l'autre : d'un côté, les éditorialistes les plus chevronnés veulent profiter du mouvement altermondialiste pour mieux y intégrer les valeurs communistes ; de l'autre, la génération des trentenaires cherche à soutenir le mouvement en décryptant les tenants et les aboutissants des thématiques connexes (la jeune génération des journalistes de *Libération* tente de faire de même, mais avec un ancrage politique moins marqué).

Avec Seattle est né un mouvement quasi planétaire de contestation et de propositions d'alternatives économiques, politiques et sociales. La génération de 1968 n'a pas, dans son ensemble, cherché à soutenir ce mouvement des mouvements qui cherchait – et cherche encore – à se structurer et à faire valoir ses prérogatives. On constate une certaine méfiance, pour ne pas dire défiance, à l'égard des altermon-

dialistes. De cet état de fait ressortent quelques contradictions, parfois des incompréhensions, car, même si le traitement n'est pas le même au sein des différentes publications, c'est en tout cas en partie, d'une véritable question générationnelle dont il s'agit sur cette question particulière.

### Notes

1. Acronyme d'Accord multilatéral sur l'investissement.
2. Les articles ont été choisis parmi plusieurs milliers publiés entre 1997 et 2003 dans la presse française et qui ont fait l'objet d'une étude dans le cadre de notre thèse de doctorat à l'université Paris-Diderot sous le titre *Pérégrinations médiatiques avec les altermondialistes* (sous la direction de Baudouin Jurdant).
3. Dans le cas de *Libération*, sur la question altermondialiste, la Une est souvent en inadéquation avec l'éditorial ; elle rejoint le plus souvent le positionnement des journalistes « *quadra* ».
4. Cet épisode mériterait un développement propre.
5. Lire Maler (H.), « *L'Humanité* fait bande à part », *Acrimed*, 14 décembre 2003 : < [www.acrimed.org/-article837.html](http://www.acrimed.org/-article837.html)>.
6. Une publication comme *Politis* appartient, nous semble-t-il, à la même tendance.